

Le Messager Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

ÉDITEUR
du
Journal :
S. B. SAN BENITO, N. 3.

Améliorations sociales sans Révolution.

Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.

Prix
de
l'abonnement
3 PLATIN. PAR MOIS.

Almanach Français.

SAMEDI 19 novembre. — Combat de Brunn (Autriche), par Napoléon (1805)

MONTEVIDEO, 18 Novembre.

Dans un rapport sur l'état des finances publiques présenté à l'honorable chambre des représentants le 14 avril 1842, par M. le ministre José de Bejar, rapport qui vient d'être réimprimé dans le *Nacional*, nous trouvons deux paragraphes qui nous prouvent que nous ne sommes pas seul à penser que ce pays a besoin de la paix, ayant tout, pour consolider son existence et assurer sa prospérité à venir. Après avoir exposé la situation critique dans laquelle l'épuisement des finances avait placé le gouvernement, l'honorable José de Bejar s'exprime ainsi :

« Le ministre qui a l'honneur de s'adresser à l'honorable chambre croit inutile de descendre dans l'investigation des causes qui ont entraîné la nation à cette extrémité ; il pense que ces causes sont trop connues et que personne n'hésitera à les attribuer à la guerre, soit intérieure, soit extérieure, qui nous a forcés dès les premiers jours de notre existence à prendre une attitude militaire hors de proportion avec notre population et nos ressources. Le seul département de la guerre absorbe plus de la moitié de tous nos revenus ; tant que pesera sur le pays cette charge énorme, que pourra faire l'administration la plus habile, qui commence sa gestion avec une charge aussi disproportionnée aux ressources du trésor public, et qui se voit chaque jour dans la perplexité terrible de compromettre la sécurité du pays, s'il tarde ou s'il refuse une dépense, ou de passer par dessus toutes les règles, pour se sou-

mettre aux conditions onéreuses qu'impose nécessairement le prêteur qui calcule les éventualités et les risques auxquels il expose son capital.

« La paix sera l'unique moyen efficace de réparer et de prévenir tous les maux dont souffre notre système économique ; les sacrifices que le pays a faits pour obtenir cette paix sont incalculables, mais ils sont bien petits si on les compare aux biensfaits que la tranquillité et la sécurité publique en ont retirés. Quelques années de paix suffiront pour faire disparaître les maux qui nous affligen aujourd'hui, si, comme on ne peut en douter, la représentation nationale travaille avec ténacité à cette œuvre si importante. »

Qu'avons-nous dit autre chose depuis trois mois ? et maintenant ceci veut-il dire qu'il faut aujourd'hui poser les armes et s'en remettre à la générosité de ses ennemis ? Evidemment non, et l'honorable M. Bejar ne le pense pas plus que nous ; mais cela veut dire que tout en faisant encore les efforts et les sacrifices les plus énergiques pour défendre l'indépendance de la république, il ne faut pas accepter la guerre comme un moyen efficace d'assurer ni même de préparer la prospérité de cette république. L'histoire est là pour prouver d'une manière éblouissante que les peuples les plus puissants et les plus braves ne peuvent conserver longtemps les avantages d'une ou de plusieurs victoires, et qu'il leur faut bientôt recommencer la lutte et supporter à leur tour les conséquences d'un revers, conséquences toujours désastreuses et quelquefois mortelles pour une nationalité.

Pour assurer la paix et le développement de tous les progrès dont les hommes avancés de ce pays comprennent la nécessité, nous ne voyons qu'un seul moyen décisif, infaillible, que nous avons indiqué déjà, c'est l'in-

tervention collective des grandes nations. Ce moyen a malheureusement le désavantage d'être nouveau dans la vie des peuples ; mais chaque jour doit en faire comprendre l'avantage la puissance et la nécessité. Nous ne savons si les deux puissances qui se sont mises en avant ont déjà suffisamment compris l'importance du rôle qu'elles sont appelées à remplir ; si nous ne regardions que dans le passé, nous nous laisserions peut-être aller à des doutes décourageants. Cependant, si l'Angleterre a supporté une première fois l'humiliation d'un refus, si la France, placée dans une situation critique, n'a pas exigé tout ce qu'elle aurait pu, tout ce quelle aurait du obtenir, il n'y a pas encore, dans ces pré-électifs, une raison déterminante pour que l'Angleterre et la France réunies acceptent tranquillement un nouveau refus, et déserter la noble tâche que leur imposent l'humanité et la justice, et l'esprit d'ordre et d'association qui se répand dans le monde. Ceux de nos lecteurs qui auront lu, dans le *Messager* du 15 novembre, l'admirable discours prononcé à la tribune anglaise par sir Robert Peel, doivent comprendre que nous ne parlons pas à la légère lorsque nous imprimions, dans nos premiers articles sur l'intervention, que les hommes d'état les plus éminents de l'Europe étaient déjà fortement pénétrés du besoin impérieux qu'ont tous les peuples de s'associer au plutôt, pour combiner pacifiquement leurs rapports, leurs intérêts et leurs droits.

Si la France et l'Angleterre ne donnaient aucune suite à leur offre de médiation, la France et l'Angleterre auraient joué aux yeux du monde le plus ridicule de tous les rôles, et nous qui n'avons pas eu pour le traité Maury les qualifications sévères que tant d'autres lui ont prodigieuses, nous dirions cette fois que la France et l'Angleterre ont trahi la cause de la liberté et de la justice, et

FEUILLETON.

Geneviève. (Suite.)

— Gargantua, tu vas cirer nos bottes.
— Oh ! avant, remets de la malle dans le feu.
— Il y a peut-être encore du charbon de terre à la cave.
— Gargantua, va voir à la cave.
En effet, on trouve quelques morceaux de charbon.
— Gargantua, les bottes.
— Tiens, tu iras porter cette lettre.
— Et celle-ci.
— Tu battras ma redingote.
— Tu donneras un coup de balai dans ma chambre.
Gargantua ouvre la bouche, on se récrie :
— Tiens, Gargantua qui parle !
— Parle, Gargantua.
— Il faut qu'il monte sur une chaise.
— Non sur la planche.
On hisse Gargantua sur une planche appliquée au mur, à six pieds de haut, on l'invite à parler.
Gargantua vit alors qu'on lui fait faire trop de choses à la fois, que sa mémoire s'embrouille, qu'il est très fatigué.
— Gargantua, mon fils, crois-tu donc que c'est sans

peine et sans travail que tu deviendras un grand peintre ?

On descend Gargantua.

— Allons travailler.

— Il faut fermer la porte.

— Et mettre dessus que nous n'y sommes pas, par ce moyen on ne restera pas deux heures à frapper ; il n'y a rien qui me soit si odieux que d'entendre frapper à la porte.

— Où est le blanc d'Espagne.

— On ne peut pas trouver le blanc d'Espagne, l'in-fame Gargantua a égaré le blanc d'Espagne ; Gargantua va mourir s'il ne retrouve pas le blanc d'Espagne.

Ah ! le voilà, on écrit sur la porte :

Il n'y a personne.

— Ah ! on monte, c'est peut-être un flaneur. Et chacun sait avec empressement l'espoir qui se présente.

— Est-ce ennuyeux, on ne peut rien faire.

— Rien du tout !

— Absolument rien.

— On a déjà déposé les palettes et les appui-mains.

— Ah ! non, cela s'arrête au dessous.

— Ah ! tout mieux, dit tristement battellier. On ferme la porte ; Antoine, en allant à sa place, regarde la toile placée sur le chevalet de Charles Mithois.

— Gargantua, viens ici, t'écouter des reproches mérités, mete-toi là vis-à-vis la toile de Charles, Ecoute,

Gargantua, depuis deux ans bientôt tu en es au premiers éléments de la peinture ; à peindre tous les jours mes bottes en noir. Eh bien ! je trouve que tu suis une fausse route, que tu n'étudies pas assez les maîtres ; regarde bien Charles. Toi, quand tu as ciré mes bottes, pour peu que je marche une heure ou deux dans la poussière, ou dans la boue, il n'y paraît plus, le cirage est terne et tue ; eh bien ! vois la toile de Charles, ses soldats ont marché toute la nuit, ils se livrent un furieux combat, ils piétinent dans la poussière, dans la boue, dans le sang ; et bien leurs souliers sont admirablement noirs et luisants. Voilà comme je voudrais que mes bottes fussent cirées. Je ne saurais trop te le répéter Gargantua étudie les maîtres.

Nocturna versata manu, versata diurna.

Pendant ce discours d'Antoine, l'atelier s'était placé devant le chevalet de Charles et la péroration fut accueillie par des rires très longs.

A ce moment, Léon entra.

— Nous sommes enchantés de te voir.

— Quoique tu nous dérange beaucoup, nous étions en train de travailler comme des tigres.

— Et cela n'arrive pas si souvent que ces moments ne soient extrêmement précieux. Un poète dont je ne sais plus le nom, a dit en parlant de la vie :

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort ;

On rentre, on diou, on s'upro, on se couchent on dor-

quelles ont méconnu non seulement leurs devoirs, mais leurs propres intérêts.

Un dernier mot au *Nacional*.

Pour se justifier de la grave accusation que nous lui avions adressée, le *Nacional* n'aurait qu'une chose bien simple et bien naturelle à faire, c'étaient de faire connaître les noms de ses divers correspondants, les *trois Orientaux* et les *dix Français* compris.

Au lieu de cela, le *Nacional* nous propose de déposer en gageure une forte somme d'argent destinée à un but de bienfaisance, et il s'engage à nous convaincre, devant témoins, que la dernière lettre est de Français (que la carte est de Française), signataires de la protestation Mickau. Le chiffre *dix* paraît avoir été abandonné. Puis, dans une parenthèse, il parle encore de nos *bruyantes provocations au duel*.

La *proposition du Nacional* est absurde de tous points, comme nous allons essayer de le lui faire comprendre en peu de mots.

D'abord le *Nacional* sait très bien (puisque il l'a imprimé sur la garantie de trois Orientaux respectables amis de M. P....) que le rédacteur du *Messenger*, qui ne pouvait trouver un morceau de pain en France, est arrivé ici sans autre fortune que son daguerréotype et sa plume, et que ce malheureux est régulièrement en proie aux angoisses de la faim (ansia lambienta del Sr. T...., *Nacional* du 15 novembre). Or si, pour le *Nacional*, ceci était vrai le 15 novembre, nous ne voyons pas à moins que ce ne soit le 16, que nous avons fait à l'hôpital, de nos 14 patoisans, ce qui pourrait avoir amélioré notre triste situation d'une manière assez notable pour nous permettre de déposer aujourd'hui, pour prix d'une gageure, une somme considérable d'argent. Déjà, sans ce rapport, on voit quel la proposition du *Nacional* n'était pas une proposition sérieuse mais une proposition dérisoire et cruelle, à moins toutefois de supposer que le *Nacional* vait inventé l'autre jour ces détails sur notre déresse afin de faire penser à ceux de ses

lecteurs qui ne connaissaient pas le fond et les détails de l'affaire, que l'indicateur se et les immobiliers dont parle le *Nacional*, devaient être naturellement du côté de l'homme qui mourait de faim.

Nos lecteurs châtiés entre les deux interprétations celle qui leur paraîtra la plus vraisemblable; mais, en admettant que nous aurions par hasard une somme considérable à déposer, comme le demande le *Nacional*, (sur ce point nous ne voyons pas la nécessité de donner aucun détails) à nos lecteurs, car si nous pouvions réussir à leur prouver que nous ne mourons pas réellement de faim, cela ne servirait qu'à diminuer le mérite, si mérite il y a, de la délicatesse et du désintéressement de nos procédures) en admettant donc pour un instant que nous pourrions déposer, comme le demande le *Nacional*, une somme considérable, nous nous garderions bien de le faire et voici pourquoi :

Dans tout le cours de cette discussion, le *Nacional* a menti, le *Nacional* a impudemment et odieusement menti. Aujourd'hui encore, et bien qu'il suive le conteur aussi bien que nous, le *Nacional* répète que nous avons provoqué M. P., en duel, au théâtre dans la soirée de lundi, alors qu'il est bien reconnu par les déclarations de plusieurs témoins et par celles de M. P., lui-même, que nous nous sommes borné à lui demander, dans les termes les plus convenables, s'il approuvait les expressions de partie publiée dans le *Nacional* du matin, et que c'est un mouvement d'impatience de M. P., qui a déterminé tout le trouble qui a suivi. (Nous tenons beaucoup à ce qu'il soit bien constaté que nous n'avons jamais provoqué personne, et que nous nous sommes borné à lui demander à la disposition de celui qui se croit blessé par nous). Or donc, si le *Nacional* ne se fait pas scrupule de dénaturer ainsi des faits qu'il a connus de première main, quelle confiance pourrions nous avoir, nous le demandons, sur la loyauté de sa gageure et sur la valeur des témoignages qu'il offre de nous présenter? Et qui nous répondra encore qu'auors que nous aurions remis aux pauvres ou aux malades de l'hôpital le prix

de cette gageure gagnée par nous, qui nous répondrait que le *Nacional* n'imprimerait pas le lendemain que cette offrande est le produit d'une fourberie (de mon trampa)!

Et d'ailleurs, alors même qu'il serait vrai que dix Français ont eu le triste courage de signer la lettre du *Nacional*, cela prouverait-il qu'ils ont accompli un acte intelligent et honorable approuvé par la majorité de nos compatriotes? Lorsqu'on croit accomplir un devoir on est fier de produire son nom, et, comme personne ne peut supposer que ces mystérieux signataires aient en peur de nous faire, cela ne servirait qu'à diminuer le mérite, si mérite il y a, de la délicatesse et du désintéressement de nos procédures) et surtout donc pour un instant que nous pourrions déposer, comme le demande le *Nacional*, une somme considérable, nous nous garderions bien de le faire et voici pourquoi :

Pour toutes ces raisons diverses, nous ne voyons aucune utilité à accepter la gageure du *Nacional*; nous aimerions mieux lui accorder qu'il y a eu de sa part un peu moins d'imposture que nous ne l'avions supposé d'abord; mais nous ajouterons qu'en songeant à tous les détails de cette discussion particulière (soutenue par le *Nacional malgré les instances* de M. P...) et dans laquelle, après avoir épuisé les personnalités les plus basses, les colonies les plus dangereuses, le *Nacional* en revient, pour dernier argument, à s'appuyer sur la popularité de la protestation Mickau; en songeant au contenu de nos précédents articles et aux témoignages de sympathie qui nous arrivent de divers côtés, nous comprenons que nous avons déjà trop prolongé cette polémique, et qu'il serait, de notre part, inutile et même ridicule de la continuer plus longtemps.

En conséquence, nous déclarons au *Nacional* que cette réponse est la dernière qu'il recevra de nous, quelques soient les inventions nouvelles que la certitude ne ne pas être contre lui pourraient encore lui suggérer. Il est bien entendu néanmoins que nous ne renonçons pas pour cela à tout moyen de nous défendre contre certaines calomnies du *Nacional*.

Par un brick arrivé aujourd'hui de Buenos-Ayres, on sait que, dans la chambre des re-

présentants de cette province réunis pour s'occuper de la médiation anglo-française, la *ma-chor te* éclata en cris de : *paix de médiation !* mère l'intervention ! à la porte les étrangers et on assure que la résolution de la chambre a été rendue dans ce sens.

pour prendre aujourd'hui pour organiser un essai du régime d'association. Le *Nacional* *industriel*, au contraire, a été érigé tout d'abord dans un but pratique. La préface, où l'auteur a posé les conditions du problème, la section où il traite de l'éducation harmonieuse, celle consacrée à l'analyse de la civilisation sont au plus haut point remarquables, soit comme logique, soit comme observation. Une analyse très substantielle de cet ouvrage a été faite dans le journal la *Phalange*, par M. Amédée Paget, docteur en médecine, l'un des hommes qui ont le mieux compris Fourier et qui se sont voulus à l'accomplissement de sa conception.

Fourier retourna à Paris en mars 1829. Il y reprit à la fois et ses occupations dans le commerce et la suite de ses démarches pour attirer sur sa théorie l'attention publique, et surtout celle des hommes que leur position mettait à même de déterminer un essai et qu'il désignait sous le nom de *candidats*.

Enfin, au moment où éclata la révolution de 1830, il av... il faut bien croire (car il se faisait aisément illusion à ce sujet, et s'exigeait la valeur des espérances qu'on pouvait lui donner...) il avait, prétendant il, amené M. le baron Capelle, alors ministre de l'intérieur, à la pensée sérieuse d'un essai. La chose était même dé��... mais les demandes de juillet et les conséquences qu'elles eurent pour le gouvernement duquel elles émanèrent, vinrent détruire l'espoir que l'inventeur avait conçu de ce côté.

Les agitations politiques qui suivirent la victoire du peuple sur l'anien pouvoir étaient peu propices à l'accomplissement des vues de Fourier.

(La suite à demain).

Une distinction particulière, boursa lui-même la pipe de son patron. Quant tout le monde fut en train de fumer, Antoine Huguet prit la parole.

— Mais, répondit Léon, qui vous force à vous déranger! Gargantua va me donner une pipe, je vais la fumer et m'en aller ensuite. Je ne tiens pas à vous prêter ni à vous entendre. J'attends le lendemain l'heure d'aller donner une leçon aux diables.

— N'importe, nous voulons te parler sérieusement dans ton intérêt. Nous sacrifions le travail d'aujourd'hui.

— Nous le sacrifions.

— Il n'est rien qui ne fasse pour l'amitié.

— Voulez-vous parler, dit Léon, du service que je vous rends?

— Quel... envie!

— Celui de vous déranger, et de vous fournir un prétexte honnête de flâner.

— O vœux méconnus! O injustice des contemporains!

— C'est égal, ne l'ouïsons pas déranger notre zèle. Gargantua, les pipes.

Gargantua se leva, et sans parler, se plia devant son maître, attendant un ordre plus détaillé. Le maître dit en séparant ses ordres par un instant de méditation :

— Tu donneras l'ordre à Léon de la *Brûle-Gueule*, à ton maître, à *Rotchild*, à *Mithois*; l'*Hôte*, à Léon la *Sardoupe*, à *Edgar Sagan*, la *Cinq-Liards*, au modéle; tu garderas la *Littérature*.

Et Gargantua s'approcha d'une sorte de petit atelier où les pipes étaient placées chacune au-dessous de son étiquette. — Chacune avait été solennellement baptisée à son entrée dans la maison, et on l'avait nommée d'après quelques particularités qui la distinguaient. — La *Littérature* s'arrêta un moment, en tirant quelques bouffées de sa pipe. — Tout l'auditoire brandit la tête en signe d'assentiment. — Léon se leva et dit : Tu es fou! — Ah! dit Antoine Huguet, voilà bien les hommes; on n'est sage que lorsqu'on parle ou qu'on approuve leur folie (mouvement d'approbation); mais ne t'attend

pas à trouver chez moi cette bise adaptati... nous sommes tes amis, et nous ne reculerons devant aucune avancé pour t'en donner la preuve très-bien).

— Qu'est devenu cette élégance irréprochable! Cette harmonie, cette aisance toujours sage! Ces modes de vêtements seulement une semence d'avance! Où est votre Léon? Le Léon qui a porté le premier les gilets trop courus et les collets trop étroits!

Tu gagnes de l'argent, tu gagnes beaucoup! Que fais-tu de ton argent?

— Qu'amus mutatis nullio.

Hector, qui redit environs indist... . . .

Comment l'est différent de cet Hector qui revient couvert des dépourvus d'Achille! Où plutôt, il semble couvert de dépourvus en effet, non, comme Hector, de dépourvus glorieuses, mais de celles qui colorent honnêtement les marchands d'habits (Continuera).

— Ah! parbleu!, dit Léon, qui voudrait faire bonne contenance, il sied bien à des rapas comme vous de faire les difficultés en fait de toilette! des drôles qui le dimanche me tentent blouse à l'envers.

— Parlez plus respectueusement au tribunal.

— Je lèche sa compagne.

— Le tribunal se déclare compétent (Ecoutez écoutez).

En effet, monsieur, voyez dans quel costume l'accusé se présente ici, ici dans le temple du goût, ici où nous ne reconnaissons d'autre Dieu que le beaute.

— Votre Dieu, interrompt Léon, n'est pas comme le nôtre, il ne vous a pas fait à sa ressemblance.

— L'entends joint le symbole de l'expression au cynisme de la mise. Mais je ne me laisserai pas intimider par ses forces. Je connais le mandat qui m'a été confié.

— Nous sommes ici par la volonté du peuple, nous n'en sortirons que par la force des balonnettes. — Prenez ma tête! (Très bien, très-bien, agitation). Dans quel costume, dis-je, l'accusé ose-t-il se présenter devant nous? Un habit rapé, dont les coutures, blanchies par le temps, sont imperfairement recouvertes d'encrure.

— Ainsi que nos cheveux blanchissent nos habits, (Hilarité) et c'est vous que l'on espère abuser par de

présents de cette province réunis pour s'occuper de la médiation anglo-française, la *ma-chor te* éclata en cris de : *paix de médiation !* mère l'intervention ! à la porte les étrangers et on assure que la résolution de la chambre a été rendue dans ce sens.

(Constitutional.)

Buenos-Ayres, 14 novembre 1842.

La salle des représentants se réunit de main pour entendre le rapport de la commission sur la marche que le gouvernement a suivie à propos de la médiation anglaise et française.

La conduite de M. de Lurde est universellement approuvée. Notre ministre a le sentiment de sa position; il se respecte et sait nous faire respecter.

On parle ici de la réunion du consul américain aux ministres anglais et français dans la proposition qui a été faite par ces derniers au gouvernement de Buenos-Ayres, mais je ne puis vous garantir encore cette nouvelle, qui circule et qui est accompagnée de plusieurs commentaires qui me paraissent trop incertains pour mériter d'être reproduits.

— Je vous tiendrai au courant. „

Notice biographique sur la vie de Charles Fourier.

(Suite).

Le *Nouveau Monde* est le plus méthodique des livres de Fourier. C'est celui dont il sera le plus facilement tiré parti pour une fondation sociéttaire, parce qu'il présente les indications les plus précises à cet égard, et qu'il les présente plus dégagées de la partie en quelque sorte romantique du système, que le grand *Traité*. Dans celui ci, en effet, l'exposition doctrinale est interrompue assez fréquemment par des épisodes qui, sans y être absolument étrangers, ainsi qu'un lecteur superficiel pourrait être tenté de le croire, n'ont pourtant qu'un rapport médiat et quelques-fois très éloigné avec ce qui est à entre-

prendre aujourd'hui pour organiser un essai du régime d'association. Le *Nouveau Monde industriel*, au contraire, a été érigé tout d'abord dans un but pratique. La préface, où l'auteur a posé les conditions du problème, la section où il traite de l'éducation harmonieuse

et celle consacrée à l'analyse de la civilisation sont au plus haut point remarquables, soit comme logique, soit comme observation.

Une analyse très substantielle de cet ouvrage a été faite dans le journal la *Phalange*, par M. Amédée Paget, docteur en médecine, l'un des hommes qui ont le mieux compris Fourier et qui se sont voulus à l'accomplissement de sa conception.

Prix du Change.

Sur l'Angleterre, à 41 pence par piastre courante de Montréal.

Sur la France, 5 fr. 35 cent. par piastre courante de Montréal.

Sur les Etats-Unis, nominal.

Sur Rio-Janeiro, égalité entre les pièces.

Sur Buenos-Ayres, idem.

Escompte 1 à 1 pour cent le mois.

Par le plus élevé du change sur l'Angleterre pendant la semaine, 42 pence.

Billets ministériels. — Valeur sur place 60 pour cent, admis pour une troisième partie en paiement de droits généraux pour leur valeur écrite.

MOUVEMENT DU PORT.

ESTREES

du 18 Novembre.

Ca ix, le 14 septembre, brique anglaise, de 200 tx, esp. Ojier, à Lé Breton et C., avec 30 lises, 300 sol, 316 bards, figures.

Bangor, le 20 août, brick américain *Edouard-Black*, de 171 tx, cap. Guillermo Harana, à Zimmermann Frères et C. avec bois de construction.

Rio-Janeiro, le 14 du mois passé, brick brésilien *Campos*, de 190 tx, esp. D. Silv., à Campos, avec 2 caisses sucre, 100 biques, 100 idem, 250 sacs farine, 100 idem maïs, 120 idem riz, 25 caisses comitie, 10 ballotins cuir, 50 sacs riz, 150 sacs sucre, 150 sacs rapé, 150 bards, marchandise, 2 i. vins.

Genes, le 14 juillet, cutter ardoise *Dos-Amigos*, de 31 tx, cap. Putto, à Capo, avec 192 caisses vermicelle, 17 idem vin, 52 biques, alpi-te, 100 idem vermicelle, 4 douz. planches, 100 ardoises.

Rio-Janeiro, le 1er de courant, barque espagnole *Agustino*, de 200 tx, cap. Domingo, à D. Felix Bujar, avec 25 ent. pipes vin blanc, 150 ent. cuardelles idem, 25 pipes ent. de vins, 135 sacs idem vin, 141 idem idem, 12 ent. cuardelles idem, 820 sacs farine, 16 i. v. maïs, 200 sacs cuir, 10 ballotins cuir, 50 sacs riz, 50 sacs sucre, 51 idem vin, 34 idem armes, 60 bards, sucre, 20 idem ardoises, 18 ballotins fil, et une p. r. e. figures.

Java Augustin, du 200 tx, cap. Domingo, à D. Felix Bujar, avec 25 ent. pipes vin blanc, 150 ent. cuardelles idem, 25 pipes ent. de vins, 135 sacs idem vin, 141 idem idem, 12 ent. cuardelles idem, 820 sacs farine, 16 i. v. maïs, 200 sacs cuir, 10 ballotins cuir, 50 sacs riz, 50 sacs sucre, 51 idem vin, 34 idem armes, 60 bards, sucre, 20 idem ardoises, 18 ballotins fil, et une p. r. e. figures.

Genes, le 10 août, p. l. sur

VARIETES.

Un bal à la cour.

Entre les choses qui se passaient à Paris lors de notre retour, il y avait un bal à la cour.

Quel bal et quelle cour !

Jamais un bal masqué de théâtre de troisième ordre n'offrit plus horrible couleur : — on se poussait, on se heurtait, on se bousculait, surtout du côté des bustes, que l'on mettait au pillage. Les salons étaient jonchés de rubans, d'époulettes, de gants; quelques boîtes avaient marché sur quelques couliers de satin, que les pieds n'avaient pu retrouver. Les femmes étaient suppées et châssonnées, marbrées et zébrées de coups de coude.

Histoire d'un maire de la banlieue et de son épouse.

Au dernier bal des Tuilleries, le maire d'une petite commune de la banlieue ayant reçu une invitation, arriva à huit heures en carriole d'osier avec son épouse, parée de tous ses bijoux et de toutes les couleurs du prisme. Arrivé au guichet du quai, on l'arrêta et on refusa de laisser entrer sa carriole; mais il y a si peu de chemin à faire; la cour est si bien sablée, nous irons bien à pied jusqu'au péristile. Eh bien ! Jean, tiens-toi en dehors et couvre cocotte. On arrive au péristile. Là, on demande à M. le maire ses billets d'invitation. Il présente celui qu'il a reçu.

A VENDRE:

17^o Se vende un PORTON completo para una barraza ó cualquier otro establecimiento. El que lo precise puede ocurrir a la casa de D. Joaquín Escudero, en el Gueto de la Cruz, donde lo doran razón.

17^o A VENDRE la petite tienda dans la maison de l'ancienne poste, située rue du Porton, entre la rue des Juifs et la rue Saint-Jean. On verra également tout ou partie des marchandises si cela convient.

17^o AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE. — De jolis vêtements de bambins, dernier goût de Paris, pour l'hiver, se vendent à un prix modéré. — S'adresser rue des Pêcheurs, hôtel Hemonet.

17^o A VENDRE. — Un tomberou, cheval, harnais et plaque à un prix très modéré. Ceux qui voudront l'acheter s'adresseront à la *Rouge Soupe*, ou au bureau du journal.

17^o A VENDRE. — Par suite de cessation d'association, une ferme française très bien achalandée, située au coin de la rue St-Gabriel, en face l'autre magasin de M. Lafarge. S'adresser, pour traiter, à ladite maison.

17^o AUX VENDANGES DU MEDOC. — Grand Barouilla de VIN, rue Saint-Etienne, près de la Police. Vin ordinaire à 3 vintimes; vin de Bordeaux supérieur, à 4 vintimes; vin de Bordeaux vieux à l'œil et demi.

17^o A VENDRE. — Le superbe établissement du SALON DE FLORE, place de Cagancha. Les personnes qui désiraient l'acheter peuvent se présenter au dit établissement, où ils pourront traiter avec le propriétaire. Il remettra à l'acquéreur un contrat de cinq ans pour le terrain, à partir du 10 novembre.

ALOUER :

17^o A LOUER. — Deux appartements pour homme seul, rue Bon-Vent, n° 40. La maison a toutes ses commodités.

17^o A LOUER AU PREMIER. — Une jolie sale et un cabinet dans la maison neuve de M. Larrand, rue Saint-Gabriel.

17^o A LOUER — rue Saint-Joseph, dite des Pescadores, n° 110, un beau magasin intérieur, et plusieurs chambres et appartements, ayant toutes les commodités nécessaires.

17^o AVIS. — Louer un magasin et deux chambres sur le derrière, et à vendre un armarium à un prix modéré. — S'adresser en face la pharmacie du Lion d'Or, chez Louis Barcerou.

DEMANDES ET AVIS DIVERS.

17^o LAVIT BOTIER FRANÇAIS, à l'honneur de prévenir le public qu'il a ouvert un magasin dans cette ville. Il fait toutes les choses qui sont de sa partie, et même plusieurs inconnues jusqu'à ce jour. Ceux qui l'honoront de leur confiance pourront le trouver rue Saint-Telmo, en face du bureau de la Police.

17^o ROUETTE, professeur, à l'honneur de prévenir le public qu'il continue de donner des leçons particulières de lecture, d'écriture, de français et d'arithmétique. Il offre également de se rendre dans les magasins, aux heures indiquées, pour y tenir les leçons en partie simple et double. S'adresser à cette imprimerie, où chez M. Niel, tailleur, au coin de la rue Saint-Gabriel.

— Mais, monsieur, il n'y en a qu'un; ou est celui de madame ?

— Est-ce que mon épouse en a besoin ?

— Certainement, monsieur.

— Tiens, moi j'ai cru qu'en m'engageant on avait aussi prié mon épouse. Nous allons toujours partout ensemble; nous ne faisons qu'un.

— Il m'est impossible de laisser entrer madame, qui n'est pas invitée, puisqu'on ne lui a pas envoyé de billet.

— Diable ! c'est bien désagréable d'avoir fait tant de frais pour rien. Comment faire ?

— Comment faire ?

— Ecoute, ma bonne, pour que tout ne soit pas perdu, je vais te laisser un moment chez M. le concierge, et je ferai seulement le tour du bal pour jouir du coup d'œil, et puis aussi parce que le roi serait peut-être fâché de ne pas me voir. Monsieur le concierge, je vous confie mon épouse, que je vais venir reprendre.

— Ne sois pas long-temps, mon ami.

— Je t'ai déjà dit, ma bonne, que je ne veux que faire le tour du bal.

Mme. la maîtresse s'assied chez le concierge, et son mari monte. Il entre dans la galerie, où se trouve une foule immense. Il se glisse de côté, il pousse, non sans exécuter des inimitiés et provoquer des apostrophes, pour arriver à la salle des maréchaux, où se tiennent la reine et les princesses. Il y parvient à grand-peine; mais là il n'y a pas moyen de bouger: on y respire tout au plus l'espace nécessaire à une personne est

17^o MAGASIN de PEINTURE, rue Saint-Jean, n° 29. — Joseph Morinou, peintre-tapisier, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient de recevoir un grand assortiment de papiers fin pour tapisserie du dernier goût, papier à dessiner, crayons, peintures fines en boîtes, ornements de décoration, comme aussi un grand assortiment de vitres allemandes dorées pour cadres et estampes de plusieurs classes.

Ledit Monetou se chargera de tous les travaux de son art pour les ciels-tatou, le tout à des prix accommodants.

Pharmacie de L'Enobley C. Salle del Porton

17^o AVIS de S. E. S. E. P. R. E. L. L. et bol d'Armeni, du docteur Ch. Albert.

ESSENCE DE SALSEPARILLE.

Sirup pectoral.

Campos de Copahu, de Cubebes, de Soufre, de Guimine, de Jalap.

ELIXIR du docteur Guilié.

17^o Avis intéressant. — Monsieur Michel OYENARD vient de déballer dans son magasin situé près de la Citadelle, en face du café et hôtel de l'Union, une grande quantité de marchandises, telles que : scals de soie en tout genre, de 1 à 10 paternes, pantalons drôles fil et coton à 1 piastre, gilets à 12 paternes, éventails, parapluies de soie à 3 paternes, fil noir à 1 piastre la livre, épingles à 1 patrone le mille, aiguilles à 1 denier chaque paquet, peignes à 2 reals, boucles d'oreille, bagues, un orgue moderne à 4 cylindres et 36 aires, et une infinité d'autres articles dont le détail n'aurait trop long.

Restaurant à la Carte.

Les sieurs Chasseraud et Feraud viennent d'ouvrir une Salle de Restaurant à la Carte, rue San Miguel, hôtel du Commerce, n° 124. — Les mets les plus exquis et les plus variés y seront servis à des prix très modérés, à toute heure du jour.

Bal du Jardin.

En entre des brillantes réunions des Dimanches et jours de fete, on y dansera bal **Tous les Indiens**.

17^o AVIS. — Le dépôt de SAVON JAUNE SUPERIEUR, de la fabrique du Cetro, dont la bonne qualité a été éprouvée par plusieurs expériences. Se vend dans la Baraque de P. DUPLESSIS, Rue San Benito, n° 30. Son prix est très modique.

17^o AVIS. — El Consultado de Francia se ha transladado à la calle de San Sebastián, casa nueva de la Sra. de Moquita, cerca de la calle de San Benito.

17^o GRASA SUPERIOR. — La encontrarán por mayor y menor en el precio más equitativo los fundidores ó geles de establecimientos, en el almacén de comestibles calle de San Vicente, n° 49, cerca del mercado chico, donde se halla el depósito.

17^o Avis au commerce. — Les magasins de CHAPELLERIE et articles de Paris de la maison Tarbouriech Nadal, se présentent dans cette ville par M. Jules Ballé, sont transférés rue de los Peones, n. 110.

17^o Monsieur BRUNEL, docteur en MEDECINE, ex-chirurgien de la marine française, autorisé par le tribunal d'hygiène de cette ville, à exercer la médecine, à l'honneur d'offrir ses services au public. Il donne gratis ses consultations aux pauvres, de midi à deux heures. S'adresser à la pharmacie de Luis Fernando, rue St-Charles, n. 68.

occupé par cinq ou six. Or, à valser, il faut attendre la fin de la valse. Après la valse, il se remet en route, poussant et bousculant de plus belle, emporté par un flot de la foule et rapporté par un autre flot, perdant en un instant le travail qu'il a employé à *tourner* un gros invité. A une heure, il arrive de l'autre côté de la salle pour voir la famille royale; mais LL. MM. passent dans la salle du souper; il les suit, moitié de force; il voit la famille royale à table. Il pense alors à son épouse, et veut s'en aller. Quelle scène elle va lui faire, et quelle humeur pendant toute la semaine ! Impossible de traverser et de sortir; les femmes y sont, il faut attendre le tour des hommes. Il est trois heures, il faut bien prendre quelque chose. Nouvelle lutte, nouveau combat, nouvelle victoire du magistrat-municipal; il mange quelques tranches et boit un verre de vin de Champagne. Enfin, ce n'est qu'à quatre heures passées qu'il va chercher son épouse, qui dormait chez le concierge.

Le couple retraverse la cour, et remonte dans sa carriole d'osier.

(Guipas). A Karr.

Une lingère de la rue Saint-Honoré, Mlle. Celestine K..., contrariée par ses parents qui l'empêchaient d'aller au bal, a tenté de se donner la mort. Elle s'est fait au cérat avec ses ciseaux une profonde blessure, mais un médecin, immédiatement, a complètement rassuré les parents sur le sort de cette jeune personne.

17^o AU COMMERCE. — M. A. Moncousin a l'honneur de prévenir les personnes qui ont quelques intérêts à régler avec lui, quand à l'établissement qu'il dirige rue Saint-Telmo, qu'il devient s'adresser, depuis le 15 octobre dernier, à M. Dominique Bernadon, qui, depuis cette époque, s'est fait charger de l'actif et du passif de la maison.

17^o AVIS AUX NOURRICES. — On demande une nourrice sage et robuste, nouvellement accouchée, et qui consent à aller en France. — S'adresser au bureau de ce journal, rue S. Benito, 3.

SALON DE FLORÉ, place de Cagancha. — Le grand Bal de société qui devait avoir lieu samedi dernier 12, est remis à Samedi prochain, 19 du courant, on commençera à 8 heures et on continuera toute la nuit. Pour cette soirée seulement, plusieurs amateurs danseront l'anglaise, l'allemande et la gavotte, ainsi que plusieurs danses de caractères qui ne se sont pas encore exécutées dans notre Salon. Nous invitons MM. les Amateurs à cette soirée, qui sera des plus brillantes. — Le prix d'entrée est de 18 francs.

NAVIRES

en partance.

17^o BOITE AUX LETTRES DU CONSULAT DE FRANCE. — Le brick français le *Courrier de la Seine Italienne*, partira pour le Havre, le 19 du courant, sous le commandement du capitaine de la *Laporte*. La boîte aux lettres du consulat sera levée le 18 à quatre heures du soir.

Pour le Havre.

Le beau brick la *Nelly-Mathilde*, de Bayonne, capitaine Villeneuve, partira pour le Havre du 1er au 10 décembre prochain (par contrat). Les personnes qui désiraient prendre passage à son bord y trouveront toutes les commodités possibles.

S'adresser au consignaire, P. Duplessis, rue San Benito, ou au capitaine, à son bord, ou rue du Muellie, n° 70.

Pour Bordeaux.

Le beau navire français, *Crescuar*, capitaine Gravera, partira le 10 décembre fixe; il recevra seulement quelques billets d'ordre, et des passagers qui seront parfaitement nourris et logés.

Les chargés ou passagers qui désireront profiter de cette occasion, pourront s'adresser à M. Duplessis, son consignaire, rue San Benito, n° 30.

Teatro.

El Sinfonico 19 de noviembre,
ROBERTO EL DIABLO.

Drama en 3 actos.

COUILLERS.
Pour Canclones, San José, Colla, Durazno, Siriano, Mercedes, Sandia, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois.

Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Eugène TANDONNET, rédacteur en chef et gérant responsable.

OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES du 18 Novembre 1842.					
Heures du jour.	Thermomètre Centigrade.	Baromètre Métrique.	Etat du Ciel.	Vent.	Lever du Soleil.
heures du matin.	15°	765	Couvert.	S. E.	6 h. 3
heures du soir.	20°	760	Nuageux.	S. E.	
heures du soir.			Brouin.	S. E.	
Maximum.					
Minimum.					
Moyenne.					